

Une bête au paradis. De Cécile Guillevin (2019)

Blanche ne s'intéressait pas aux affaires de sa mère. Elle souleva vivement les caisses de vaisselle, déplia les couvertures. Une araignée fila sur son épaule, comme si elle ne voulait pas déranger, et Blanche tira une autre caisse de derrière une commode très lourde dont les tiroirs manquaient. Sur le couvercle, la lettre « E » gravée au couteau. Elle la caressa, comme le dessus d'un coffret renfermant quelque bijou précieux, et de nouveau l'araignée apparut sur la tranche.

À quelques centimètres de la bête, la main de Blanche tremblait. Elle n'avait pas peur. Elle ne craignait pas les huit « aiguilles à tricoter », les poils qui les couvraient, la vitesse à laquelle la

180

bête apparaissait et disparaissait, non, mais sa main tremblait de plus en plus fort, prise d'une convulsion inattendue. Blanche l'approcha des pattes et, au lieu de souffler dessus ou de la déloger gentiment, la fille Émard saisit l'araignée, ses doigts se refermèrent sur le corps rond qui s'agitait fiévreusement. Elle la devinait contre sa paume, la bête se débattait, dans ce piège refermé sur elle. Les frissons de l'araignée parcoururent son corps à elle, et ses paupières battirent légèrement avant qu'elle ne revienne à la réalité. Alors, elle porta sa main à sa bouche, les pattes entre ses lèvres fines se raidirent une dernière fois avant d'être mâchées, fruit pas mûr que l'on mord, encore et encore. Blanche gardait les yeux ouverts tandis qu'elle la dévorait.

Elle avala la bête et se releva, s'engouffrant dans la trappe, son trésor sous le bras gauche, la main droite agrippée aux barreaux.